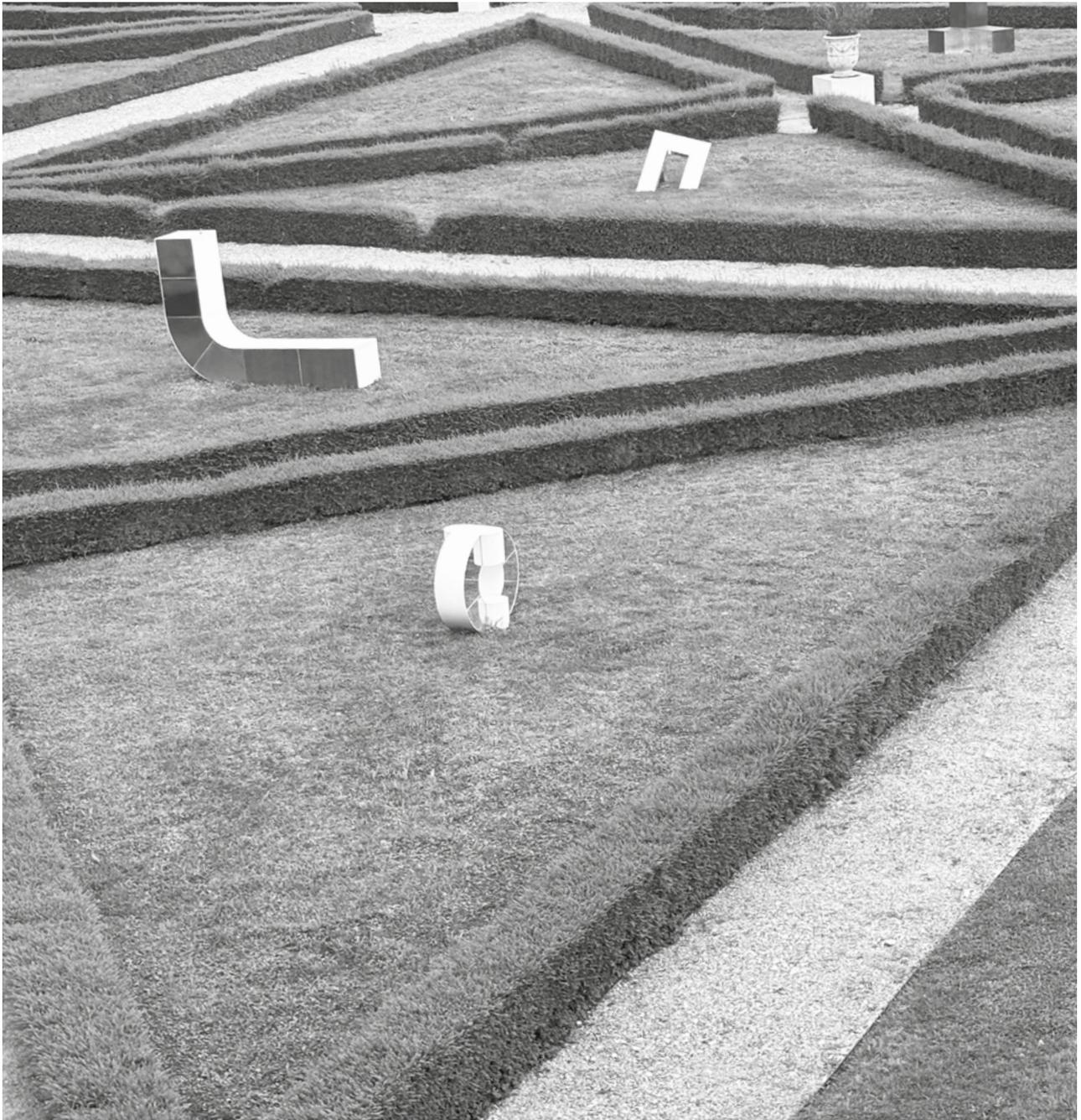


TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été
Vendredi 22 août 2025 • N°1



**Véronique Bellegarde, Sofiane Boussahel, Corrine, Pascale
Henry, Sophie Kassies, Emilie Leconte, Bruno Mistiaen,
Mike Sens, Philippe Thibault, Catherine Vidal**

*Le papa, la maman et le nazi*de **Bruno Mistiaen** (Belgique)

traduit du flamand par Sofiane Boussahel,

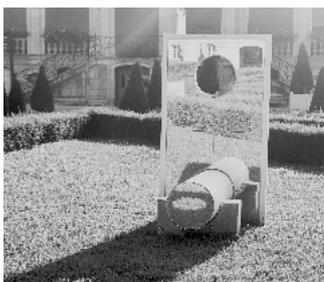
avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez

Lecture dirigée par Catherine Vidal (Québec)

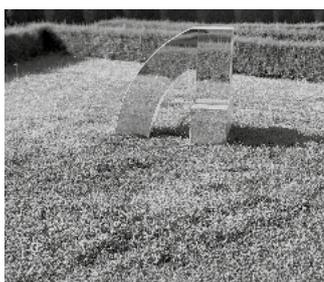
avec Éric Berger, Étienne Galharague, Sophie Rodrigues

JOUER LES OPPRESSEURS

*Le mécanisme est implacable et le rire
n'empêche pas le malaise.*

**La raison du plus fort**

« L'homme est un loup pour l'homme » ? Autant devenir le prédateur ultime : un fils prend la décision de « devenir nazi ». Nouveaux objectifs : supporter l'abandon d'une mère qui a décidé de prendre du bon temps en Toscane avec le patron de son mari, ne plus être victime d'un système scolaire dans lequel il n'est pas le plus brillant, Être un nazi, à hauteur d'enfant mais en toute lucidité, permet ainsi de reprendre curieusement le pouvoir dans une situation où la vague de désespoir avait tout submergé. Il s'agit notamment de devenir plus fort que papa, qui, lui se morfond dans l'alcool. La situation désarçonne par son côté burlesque, elle dérange bien entendu notre système de valeurs et vient bousculer nos attendus.

**Comédie grinçante, puissance au carré**

Bruno Mistiaen prend plaisir à explorer et à exposer les conséquences de ce choix radical. Cela signifie, pour le jeune Œil de Morue, qu'il faille reprendre le pouvoir, et opprimer à son tour les oppresseurs d'hier. La vengeance semble délicieuse et permet à l'enfant de découvrir un nouveau rôle, une nouvelle manière d'être et d'envisager le monde. Très vite, les rôles sont assumés. Et l'espace théâtral devient l'occasion de rejouer la comédie sociale. Les scènes qui se déroulent à l'école, ou au travail du père sont rejouées par le père et le fils. Le récit commun devient possible, pour réinventer une vie sans failles. Le théâtre dans le théâtre permet ici de rire de la théâtralité générale, de quitter un manichéisme qui tournerait très vite à vide pour envisager la mascarade sociale. La fable nous guide donc vers un plaisir satirique, celui de réfléchir aux rapports de pouvoir qui oppriment les petites gens qui ne trouveraient pas d'autres solutions que l'extrémisme pour supporter les humiliations de leur vie quotidienne. Pour autant, la violence et la haine restent au cœur de la réflexion. Le mécanisme est implacable et le rire n'empêche pas le malaise.

**Un seul être vous manque...**

La pièce repose aussi sur la relation père-fils. Ils s'unissent dans leur désarroi. Chacun cherche d'abord une issue personnelle et, très vite, la complicité s'instaure. Une surprenante acceptation par le père des choix du fils semblerait donner raison au nazisme. Mais ce qui les unit, surtout, c'est le manque, et l'incapacité à accepter l'absence de cette épouse. On se prend à rêver nous aussi d'une vie en Toscane sans nazi, sans difficultés quotidiennes.



© Vincent Quénaul

« Une farce qui se révèle d'une profonde tendresse »

« C'est la Maison Antoine Vitez qui m'a permis de me former à la traduction théâtrale. Je me suis surtout intéressé aux textes allemands, car j'habitais une ville, Luxembourg, où je pouvais facilement aller voir du théâtre en allemand. J'ai traduit depuis des ouvrages sur la musique, de la philosophie, des sciences humaines, des écrits de compositeurs, de la fiction.

J'ai choisi le néerlandais par proximité géographique : je suis du Nord, né en Flandre française. Ce qui est séduisant dans les écritures dramatiques de Flandre et des Pays-Bas, c'est cette langue cinglante, incisive, les répliques brèves et l'économie des moyens textuels.

L'important, avec la traduction théâtrale, c'est d'aller au théâtre, se familiariser avec le plateau, et pour cela la Mousson est un laboratoire extraordinaire. Le plus gros contresens qu'on puisse faire en tant que traducteur de théâtre est d'oublier qu'on écrit un texte destiné à être interprété sur scène. Les retours des comités de lecture, des comédien-nes, metteurs-euses en scène sont essentiels.



Cette traduction, *Le Papa, la Maman et le Nazi*, est une commande de *Flanders Literature* et du Fonds *Podiumkunsten NL* dans le cadre du projet « livre de mots » dont la Maison Antoine Vitez édite et diffuse la brochure. Le texte de Bruno Mistiaen est un peu à part, il a recours à une langue volontairement fleurie, ampoulée, c'est un des ressorts de l'humour décalé du texte, une caractéristique qu'on associe souvent en France à l'humour belge.

J'ai beaucoup hésité à traduire ce texte, j'ai été gêné par l'humour sur le nazisme et sur la persécution des Juifs. Je me suis demandé comment cela allait être perçu en France. Je suis très prudent avec ce genre d'humour qui n'est pas vraiment le mien. Mais quand on est germaniste et néerlandiciste, l'extrême-droite, le retour du refoulé, la tentation fasciste, le devoir de mémoire, le tabou qui pèse encore sur ces sujets sont des thématiques incontournables. Après coup, le travail de Bruno Mistiaen m'est apparu extrêmement fin, malgré le côté choquant, grinçant, violent de son humour. Il dénonce le processus d'embri-gagement dans une farce qui se révèle être une pièce d'une profonde tendresse.

J'ai échangé avec l'auteur, j'ai voulu adoucir l'humour, faire des propositions qui n'allaient pas dans le sens de ce qu'il voulait, par pusillanimité excessive de ma part. L'auteur m'a donc ramené au texte et à son intention première. Et l'auteur doit avoir le dernier mot, sinon ce n'est plus de la traduction ! »

*Pâte molle*de *Sophie Kassies* (Pays-Bas)traduit du néerlandais par *Mike Sens*avec le soutien de la *Maison Antoine-Vitez*Lecture dirigée par *Pascale Henry*avec *Flore Lefebvre des Noëttes*et *Charles Zévaco*

L'INSOUTENABLE MOLLESSE DE LA PÂTE

La douceur n'a jamais tué personne – dit-on. N'est-ce pas elle pourtant qui nous ronge à bas bruit ? Écoutez-les, les bienveillances obscènes, le velours mat des paroles qui dorlotent, protègent jusqu'à l'anesthésie des nerfs, la caresse qui devient entrave, le murmure ronronnant dans lequel patauge l'époque : ce temps lissé de tout ce qui accroche. Notre monde s'effondre moins dans le fracas que dans le moelleux : comme une pâte qui ne prend pas. Mais faut-il vraiment s'en alarmer ? Et si cette mollesse n'était pas seulement déchéance, mais une forme de survie — le droit de flotter plutôt que de ployer, de se protéger plutôt que de s'endurcir ? La mollesse du temps présent ne serait donc pas tant une faute morale qu'une condition double : paradoxe tragique d'une existence qui s'use doucement, mais aussi fragile dignité d'une vie qui s'accroche à sa propre douceur et refuse la brutalité.

On y parle amour et haine, couches et soutien-gorge sans mamelons, billets pour Phuket, orgasme immémorial et chat égorgé — trivial et tragique sur le même plan brutalement horizontal. Le théâtre devient chambre de décompression où s'évacue ce que le réel refoule : la honte d'être vieux, le dégoût d'être fils, l'impossible transmission. Et comme une lame de fond, cette douleur qui ne passe pas parce qu'elle est l'autre nom de l'amour — comme si la tendresse n'était possible qu'à la toute dernière réplique, après qu'on a tout détruit.

Pâte molle pourrait passer pour une fable sur la décadence contemporaine, un ressassement de la vieillesse reprochant sa mollesse à la jeunesse. Mais il s'agit bien plutôt d'un drame entre ceux qui croient qu'une vie doit se mériter et ceux qui cherchent seulement à l'habiter.

Mère et fils se débattent dans leur lien, matière collante impossible à laver sans y laisser des morceaux de soi.

C'est sur cette ligne de faille que Kassies place ses personnages : une mère qui attaque le mou au nom de la rigueur, un fils qui revendique le droit au détachement. Et le drame de se loger dans cet écart. *Pâte molle* met en scène ce duel d'une précision féroce. La mère est morte, mais elle parle encore — plus que jamais. Le fils tente de vivre, mais trébuche sur les mots, les jugements, les souvenirs qu'elle laisse derrière elle comme des cendres chaudes. Elle fut danseuse, demeure brutalement franche, habitée par une colère lucide ; elle croit à l'élévation par l'effort, à l'art comme boussole morale. Lui a étudié la gestion, cherche à « vivre normalement », à désodoriser sa vie. Au fil des scènes, ils se débattent dans leur lien, matière collante impossible à laver sans y laisser des morceaux de soi.

Plus qu'un duo, *Pâte molle* chorégraphie un corps-à-corps qui oppose deux textures d'existence. À l'exigence lyrique de la mère — aspirer, transcender, souffrir et transmettre — répond la souplesse hygiénique du fils, qui veut aimer sans trop y croire. Querelle intime et générationnelle, guerre où la tendresse devient une arme à retardement.

La pièce radiographie un présent qui trop souvent confond autonomie et isolement, confort et anesthésie. Elle fait entendre ce que nous préférons taire : que la dignité est un sport de combat, que le soin est une guerre, et que l'amour ne va pas sans haine — que la tendresse, parfois, prend la forme d'une colère impardonnable, le piège et sa consolation.

Arnaud Maïsetti



*Spectaculaire**d'Émilie Leconte (France)**texte court (15 min)**Lecture dirigée par Véronique Bellegarde**avec Etienne Galharague, Noémie Moncel, Alexiane Torrès**Le texte est publié dans le recueil Sur le fil aux éditions La Kopé-Théâtre.*

L'ENFANT MOBILIER : VARIATION SUR L'AMOUR CONDITIONNEL

Le désir de perfection est une passion triste. Il s'infiltré dans les corps, colonise les meubles, s'imprime jusque dans les peaux et finit par contaminer nos enfants. À l'ère des intérieurs calibrés, des identités personnalisées et des existences polies comme des vitrines, quoi de plus effrayant qu'un être humain qui ne s'accorde pas avec le salon ? L'enfant comme extension du canapé : il faut qu'il se fonde dans la lumière tamisée et rayonne juste ce qu'il faut. Qu'il soit « spectaculaire ».

Dans *Spectaculaire*, Émilie Leconte compose la satire glaciale du néolibéralisme affectif, ce monde où les affects deviennent des produits, où les relations se négocient comme des contrats et où l'amour parental se pense en termes de rendement. Un couple visite une agence d'adoption haut de gamme : Ève, l'enfant mise à l'essai, n'est pas à la hauteur. Elle prend trop de place. Ses cheveux débordent. Son teint ne flatte pas la lumière du séjour. Son sourire ne déclenche nulle envie chez les voisins. En somme, elle n'est pas raccord avec les rideaux. Alors on compare, on hésite, on exige mieux. Jusqu'au moment où, dans le *showroom* éclairé comme une cathédrale de verre, Ève s'illumine : ses boucles cadrent enfin, son sourire s'ajuste, elle rayonne. Miracle d'agencement : l'enfant devient désirable. On la prend. Comme on choisit une lampe.

La pièce est d'une sobriété redoutable : trois personnages, un lieu unique, une langue clinique. Les dialogues s'enchaînent comme autant de slogans publicitaires, d'avis clients, de phrases calibrées - du décalage entre le feutré des échanges et la violence du propos né le malaise d'autant plus troublant qu'il fait irrésistiblement sourire. Pas de cris, ni larmes : on ajuste. Le grotesque avance masqué jusqu'à l'effroi. Ce n'est plus un enfant qu'on adopte, mais une image, une stratégie, une extension (de garantie) de soi.

L'autrice ne se contente pas de moquer la tyrannie du consumérisme, elle met aussi à nu nos fantasmes éducatifs, nos désirs de transmission sous condition, notre besoin de performance inscrit dans l'amour même et nos fictions éducatives. L'enfant n'est plus un être : il est miroir. Un miroir dans lequel il faut, coûte que coûte, s'aimer mieux. Puis, c'est le théâtre lui-même qui est convoqué ici pour retourner sur lui-même et sur nous ses armes : le monde comme *showroom* ; spectacle de son spectacle, regard tourné vers ces conditions de représentation. Par ce théâtre, le théâtre révèle une époque qui a préféré renoncer au hasard des possibles plutôt que d'aimer ce qui ne lui ressemble pas. Une époque qui croit faire des enfants, quand elle ne fait que peaufiner la scénographie impeccable de sa déco. N'est-ce pas ce que la scène de cette pièce laisse résonner ? Cette inquiétude sourde que nos vies finissent par se réduire à des rôles bien appris, des intérieurs sans faille, des existences réglées comme des mises en scène. L'effroi d'une humanité réduite à son agencement parfait - et le contentement de spectateurs rassurés d'applaudir le spectacle de leur propre reflet vide.



ELLE. –

Vous aujourd'hui,
vous êtes des serfs opprimés.
Chacun dans sa bulle avec
ses propres affaires,
chacun pour soi, pour que
la mousse puisse mousser.

Vivre, c'est faire partie
des autres. Être un fardeau,
faire barrage, se marcher
sur les pieds. S'entraider.
Ressentir de la haine, puis
la laisser se dissiper. Ça
demande de l'entraînement.

Lui. – Il y a suffisamment
de haine dans ce monde.

PÂTE MOLLE

SOPHIE KASSIES (PAYS-BAS)

TRADUCTEUR MIKE SENS

MOUSSON D'ÉTÉ 2025

Noroît

carte blanche

Pascale Henry

Autrice et Metteuse en scène



Duo
mère-
fils cinglant,
cerné d'humour
et au gout d'excès,
Pâte molle, écrit
en 2013 par Sophie
Kassies et traduit
par Mike Sens en 2020,
dresse le portrait désolé et
dévastateur d'un avachissement
du désir et de ses forces

imprévisibles qui tiendra ses promesses de violence à venir. Le monde de 2013 soufflait aux oreilles de l'autrice, que l'excès de vie et ses turpitudes, les blessures profondes et leurs enseignements possibles, la puissance des récits, en avaient fini de donner la mesure, aussi éprouvants ou violents dans leur exigence soient ces mouvements souterrains qui tenaient la barre du désir. Que venait un temps d'une autre mesure, où celle du bien-être personnel allait désormais régenter la vie, la vie pour soi, la vie sans rien qui la dépasse.

Ainsi la mère, ainsi le fils.

Si la mère est morte dans la pièce de Sophie Kassies et revient hanter le fils jusqu'à la démesure, c'est bien qu'il reste une question... jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Ce titre éloquent vient sonner à nos oreilles encore autrement, un peu plus de 10 ans plus tard, devant l'effroyable réalité des molles opportunistes qui depuis des mois nous laissent fous d'impuissance devant les images insoutenables de Gaza, devant ce crime organisé, planifié, désensibilisé et sans aucune mémoire de cette équation mortelle, mortelle au-delà des corps, mortelle pour la représentation d'une humanité potentielle encore, alors qu'elle fit de ce peuple les représentants du « plus jamais ça ».

Pâte molle, mollasserie odieuse que cette paralysie politique, pesant le pour et le contre pendant que ça bombarde, rase, tue, affame méthodiquement, éradique la vie sous les yeux du monde entier qui lui se soulève, défile par milliers, que des drapeaux Palestiniens s'agitent aux fenêtres ou le long du Tour de France et que ça vaut pour amende et confiscation quand ce n'est pas un bon coup de matraque et alors qu'on pensait que, s'il y avait eu les images quand on découvrit l'infamie des camps et le supplice enduré par le peuple juif...

On a toutes les images de ce qu'endure le peuple palestinien sous la houlette d'un de ces fous de pouvoir qui iront jusqu'au bout de leur jouissance si rien ne les arrête, c'est même un déferlement. Et quoi ?

Quelle force agissante, résistante à l'extrême malheur et au sadisme, anesthésie la détermination de la puissance politique ?

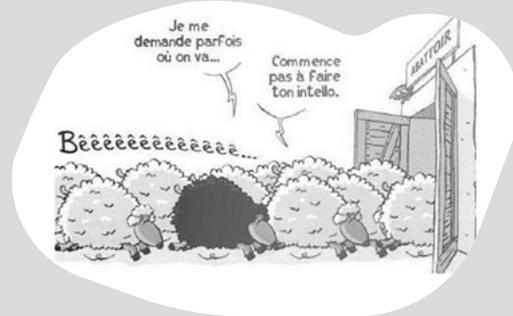
Voilà une question, insoluble en trois mots mais que touche du bout des doigts la pièce à sa façon : quelque chose s'est invité dans nos existences, une puissance molle, où nos vacances sont à prendre et nos vies à offrir au marché en attendant.

Derrière, la puissance de l'argent infiltrée dans les consciences comme s'il n'y avait aucun autre monde possible, désinhibée, dégoupillée comme une bombe à fragmentation, libre, libre elle, de faire ses affaires.

Et, fruit de cette croyance, ce petit moi, sans au-delà à lui-même, comme le plus sûr de ses soutiens.

Sinon comment comprendre ce mur de dictateurs, à nouveau, appelés à régner ? Sauf que... Un autre monde est possible et comme dit Eluard, « il est dans celui-ci. » Et il est ici, dans le risque de la langue, protégé encore par quelques croyances irréductibles dans la valeur de ce partage humain.

RENDEZ-VOUS EN MOLLASSERIE OU LE CRIME DE L'INDÉTERMINATION



Nous relayons ici la « Nouvelle Déclaration d'Avignon ».

Rédigée en juillet 2025 par un collectif d'artistes, metteur·euses en scène, acteur·rices, technicien·nes, directeur·rices de lieux culturels, universitaires – cette déclaration invite tous les lieux et toutes les institutions artistiques et culturelles à porter et à diffuser cette déclaration, et à prendre ouvertement position en soutien à la Palestine.

« Nous, gens du spectacle, réunis à Avignon parce qu'un tel festival est aussi celui de la parole publique et des exigences civiques, ne nous résignant en rien à la désertion des démocraties devant le pire, donnons lecture de la Déclaration d'Avignon. »

Ainsi commençait un texte lu en 1995 dans la Cour d'honneur du Palais des Papes. Un texte qui rappelait le nettoyage ethnique en cours en ex-Yougoslavie, demandait que les responsables reconnus soient traduits en justice, affirmait sa solidarité avec le peuple bosniaque, et réclamait à minima l'application des résolutions du Conseil de Sécurité des Nations unies.

Trente ans plus tard, nous, femmes et hommes du spectacle, réunis à Avignon parce qu'un tel festival est aussi celui de la parole publique et des exigences civiques, ne nous résignant pas à l'impuissance, ni à l'invisibilisation du crime, déclarons notre solidarité avec le peuple palestinien.

Nous exigeons la cessation du massacre de masse en cours ayant déjà tué un nombre effroyable d'enfants. Nous dénonçons la politique destructrice de l'État d'Israël. Nous appelons à la reconnaissance de l'État palestinien, à l'application des sanctions prévues par le droit international, et à la suspension de l'accord d'association UE-Israël.

Nous appelons enfin toutes et tous à rejoindre les mobilisations en cours.

En 1995, la déclaration d'Avignon avait été saluée par le Président de la République, affirmant que « dans ce contexte, des prises de position telles que l'appel d'Avignon concourent très utilement à la mobilisation ». Si les situations ne sont pas les mêmes, il nous paraît essentiel de prendre à nouveau publiquement position en soutenant, dans tous les pays, Israël compris, les sociétés civiles mobilisées pour la justice en Palestine.

Il en va de notre humanité commune et des droits humains. Trente ans plus tard, il est douloureux mais absolument fondamental de devoir rappeler, qu'une vie palestinienne, vaut une vie israélienne, et toute autre vie humaine.

Nous sommes contemporains, après des crimes de guerre, des crimes contre l'humanité, et des actes génocidaires, de ce qui se dessine comme la disparition programmée d'un peuple, et notre responsabilité collective à toutes et tous est engagée.

Une vidéo de la lecture à Avignon



Une présentation de la Déclaration sur Scène Web



Site du journaliste palestinien indépendant à Gaza, Rami Abou Jamous



Site de l'UNICEF



#1 UN LEVER DE SOLEIL, COMME LEVER DE RIDEAU ET LE SOLEIL S'EST LEVÉ — OUBLIÉS LES CRACHINS BRETANNO-MOSELLANS DE CES DERNIERS JOURS, LE CIEL BAS ET LOURD, LES OMBRES ABSENTES : AU MOMENT OÙ LA MOUSSON ÉTAIT DÉCLARÉE OUVERTE SOUS LES DISCOURS, LE CIEL S'EST OUVERT EN GRAND. SIGNE. LES VISAGES DES MUSSIPONTAINS, SAISIS PAR L'OBJECTIF DE PHILIPPE DELACROIX ET ACCOMPAGNÉS DES TEXTES DE LUCIE DEPAUW, EN ÉTAIENT D'AUTRES. L'EXPOSITION QUI ACHEVAIT L'ÉDITION PASSEE INAUGURE LA NOUVELLE — BOUCLE VIVANTE DU FESTIVAL, MÉMOIRE ET PROMESSE MÊLÉES. LA MOUSSON COMMENÇAIT. LE FLEUVE POUVAIT BRILLER DANS LE SOLEIL. AM

#2 Au cabaret de la Mousson, l'amour mène la danse

Ce soir, place au cabaret. La Mousson affirme, année après année, combien le théâtre est ce champ de forces capable d'accueillir ce qui lui donne son élan — musique, danse, performance : art nourri des autres. À l'inauguration déjà, Corinne, incontournable des soirées de l'Abbaye, avait donné un avant-goût. Deux chansons d'amour pour donner le ton : une incantation rageuse, la guitare de Jimi Hendrix en bandoulière, puis la douceur mélancolique du Courage des oiseaux de Dominique A. Sous ces auspices — l'amour malgré tout — la Mousson s'ouvrait. À l'ombre des marronniers, certains s'étaient déjà précipités vers le buffet. Comme si, dès le premier soir, chacun devait choisir son camp : l'amour ou les petits-fours. AM

#3 délier les langues

Rendez-vous est pris demain après-midi pour entendre parler d'un tsunami d'humour belge et des spécificités dramaturgiques néerlandophones. La Moselle sera débordée par la vague flamande, les traducteurs surferont de concert avec Jean-Pierre Ryngaert. Vous pourrez ensuite plonger à loisir dans la brochure « Ivre de mots » éditée par la MAV pour prolonger cette rencontre et bien sûr échanger avec les artistes et les traducteurs pendant le festival. LG



pour découvrir la brochure « Ivre de Mots » sur le site de la Maison Antoine Vitez

#4 Écouter autrement l'Histoire

Sur le fil du rasoir, Marius Von Mayenburg a ouvert le bal hier soir. Le texte nous a conduit sur une crête et sa profondeur se révèle et se dévoile sans cesse. Le gymnase est apparu dangereusement intime, espace familial et familier. Écoute au casque, voix susurrantes pour dire l'innommable : passé douloureux toujours suintant qu'on voudrait maintenir au fond, héritage en questions et en enrichissements personnels multiples, tractations et chantages, disparitions fantomatiques et coups de sécateur dans le contrat. Nos rires grincent et ne font plus tout à fait communauté, chacun écoute sa faille, ce qui le secoue. LG

La Balaguère

billet

Le monde tangué — on n'en finit pas de le dire, comme si nommer la chute pouvait la ralentir — saturé d'alertes, battu d'angoisses, pris dans le vent qui tord, salit, emporte. Et puis revient la vieille question jamais résolue, aussi vieille que le théâtre, qui est aussi vieux que le monde : que peut le théâtre ? Presque rien, sans doute. Et dans ce presque s'ouvre la brèche où tenir, ce reste de vie. Sur les plateaux éphémères et fragiles de la Mousson, la parole passe comme si c'était du temps et du fleuve inquiet qui déborde de peurs, de rage et d'entêtement. Vent qui soulève pour renverser nos silences. Face au(x) désastre(s), aucune consolation possible ; le théâtre ne pense pas : sert plutôt à affronter autrement. Vent têtu, fleuve sombre, paroles qui servent à inventer d'autres rives, à jeter par dessus les courant des pierres lancées à mains nus qui fabriquent ces gués par quoi franchir. **AM**

Après-midi « Ivre de mots » dédiée aux écritures néerlandophones

14H - LECTURE - PÂTE MOLLE

LIEU : MARRONIERS

de *Sophie Kassies* (Pays-Bas), traduit du néerlandais par Mike Sens avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez dirigée par Pascale Henry avec Flore Lefebvre des Noëttes et Charles Zévaco

15H30 - CONVERSATION

LIEU : BORDS DE MOSELLE

« Les dramaturgies néerlandophones : un paysage contrasté : un voyage entre nudité fonctionnelle et réalisme magique, humour et gravité existentielle »

Avec *Softiane Boussahel* (traducteur), *Sophie Kassies* (autrice), *Bruno Mistiaen* (auteur), *Mike Sens* (traducteur) et *Peter Anthonissen* et *Wijbrand Schaap* (dramaturges).

17H - LECTURE - LE PAPA, LA MAMAN ET LE NAZI

LIEU : AMPHITHÉÂTRE

de *Bruno Mistiaen* (Belgique), traduit du flamand par *Softiane Boussahel*, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, dirigée par *Catherine Vidal* (Québec), avec *Éric Berger*, *Étienne Galharague*, *Sophie Rodrigues*

un moment de convivialité offert par le Performing Arts Fund NL et la Délégation de la Flandre en France

20H45 - LECTURE - SPECTACULAIRE

LIEU : CHAPITEAU

d'Émilie Leconte (France)

dirigée par *Véronique Bellegarde*, avec *Etiennne Galharague*, *Noémie Moncel*, *Alexiane Torrès*
Le texte est publié dans le recueil *Sur le fil* aux éditions *La Kopé-Théâtre*.

21H30 - CABARET - ET L'AMOUR DANS TOUT ÇA ?

LIEU : CHAPITEAU

Conception : *Sébastien Vion/ Corrine*, *Philippe Thibault* et *Véronique Bellegarde*
Interprétation : *Sébastien Vion/ Corrine*, *Céline Milliat-Baumgartner*, *Astrid Bayiha*, l'artiste visuelle,
performeuse et fakresse *Lalla Morte* et musique *Philippe Thibault* et *Hervé Legeay*
Avec le soutien du Ministère de la Culture dans le cadre du Plan cabaret.

DJ SET DE BEN UNZIP

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec l'Abbaye des Prémontrés. En partenariat avec les projets de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » et « PLAYGROUND » cofinancés par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, de la Comédie de Reims - Centre Dramatique National, de l'Institut Culturel Italien de Strasbourg, de l'Ambassade de France et de l'Institut français en Colombie, de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale et du Performing Arts Funds NL ; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard ; avec la complicité artistique de France Culture. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et l'aide du Studio ESCA.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
Prémontrés

PRÉFET
DE LA RÉGION
GRAND EST

La Région
Grand Est

MEURTHE
ET
MOSELLE

Bassin de
Pont-à-Mousson

La Ville de
Blénod-lès-Pont-à-Mousson

Blénod

FABULAMUNDI
PLAYWRITING
EUROPE
NEW VOICES

EUROPE
CRÉATIVE

ACADÉMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

ABT
CENJ

INSTITUTO
ITALIANO
DI CULTURA

The Cherry

AMBASSADE
DE FRANCE
EN COLOMBIE

INSTITUT
FRANÇAIS

FONDS
PODIUM
KUNSTEN
PERFORMING
ARTS FOND NL

FLANDERS
LITERATURE

FLANDERS
ARTS INSTITUTE

mav

STUDIO
ESCA

THÉÂTRE DE
LA MANUFACTURE
CONFRANÇOIS
COMBET

JEAN L'HÔTE

Télérama

culture